Aide à la prédication

Matthieu 9, 14-17 (Mercredi des cendres)

Kévin Buton (pasteur vicaire, Saint-Matthieu/Port-du-Rhin)

Cadre liturgique

Le mercredi des Cendres marque l'entrée dans le Carême. C'est donc le début d'une période de pénitence, où les chrétiens sont appelés à jeûner durant quarante jours (jusqu'à Pâques), en écho au jeûne de quarante jours de Jésus dans le désert. Cette coutume d'origine médiévale est souvent interprétée, de nos jours, dans un sens plus large : le chrétien est invité à la repentance en se privant d'une source de plaisir, alimentaire ou non.

Dans le protestantisme, le mercredi des Cendres tend à être moins marqué rituellement que dans le catholicisme. Pourtant, il s'agit d'une étape symbolique importante, qu'elle marque ou non le début d'une période de jeûne. Les chrétiens reconnaissent leur péché et leur incapacité foncière à réaliser leur salut indépendamment du secours divin. Cette lente période de conversion qu'est le Carême trouve ainsi son acte initial dans l'aveu rituel de notre faillibilité et de notre besoin de la grâce.

Contexte littéraire

Matthieu 9, 14-17 porte précisément sur le jeûne. Des disciples de Jean le Baptiste reprochent aux disciples de Jésus de ne pas pratiquer le jeûne. De fait, Jésus concède qu'il ne promeut pas le jeûne, à la différence de Jean le Baptiste lui-même, connu pour sa vie ascétique au désert, ou encore des pharisiens. Ce n'est pas le moindre des paradoxes que le culte qui introduise à un jeûne de quarante jours se réclame d'un maître qui, lui-même, ne jeûnait pas !

Mt 9, 14-17 trouve sa place dans la série de miracles qui suit le long sermon sur la montagne (*Mt 5-7*). Après avoir, en quelque sorte, présenté son « programme » de salut, Jésus montre qu'il n'est pas seulement un messie en paroles, mais en actes également. Les miracles des chapitres 8 à 9 témoignent de ce que l'autorité de Jésus s'étend aux corps malades, aux esprits impurs et jusqu'à la nature. Ce refus du jeûne n'est certes pas un miracle, mais c'est malgré tout un geste prophétique, témoignant de l'autorité de Jésus. Il était courant que les prophètes posent des actes

symboliquement forts (qu'on songe à Esaïe déambulant nu et déchaussé dans les rues, comme un prisonnier de guerre, comme signe du malheur qui va s'abattre sur l'Egypte, *Es 20*). Jésus refusant les pratiques ascétiques attendues est un tel signe, annonçant non pas le malheur, mais au contraire la joie des fiançailles entre Dieu et l'être humain.

Notre texte introduit également la question du rapport des disciples à leur maître (ce sont eux qui sont pris à partie pour leur refus du jeûne, et non pas Jésus directement). Or, au chapitre suivant se trouve le discours d'envoi des disciples par leur maître. Anticipant les persécutions à venir, Jésus constitue un embryon d'Église qui devra poursuivre son œuvre après sa mort. Cela revient à poser la question de la filiation et de la fidélité des disciples par rapport à leur maître : celui-ci ne jeûnait pas, pourtant les chrétiens qui vivent après sa mort semblent invités à le faire (« *Les jours viendront où le marié leur sera enlevé ; alors ils jeûneront* » v. 15b). Cette pratique du jeûne est-elle en rupture avec le comportement de Jésus de son vivant, ou bien est-elle à comprendre comme le prolongement fidèle de son enseignement ?

D'un point de vue historique, cette péricope est du plus grand intérêt, car elle reflète les évolutions et les questionnements à l'œuvre dans les premières communautés chrétiennes. Une mise en contexte biblique sera donc appréciable. Mais c'est aussi un texte dont la pensée subtile soulève la question du rapport à l'ascèse dans la pratique religieuse, pour ne rien dire de la délicate question du neuf et de l'ancien (v. 16-17). De ce point de vue, on ne peut pas faire l'économie d'une explication de la double métaphore, fort obscure, du drap neuf sur le vêtement ancien, ainsi que du vin nouveau dans les vieilles outres.

Remarques philologiques

La péricope ne présente qu'une seule variante relativement importante : dans la plupart des manuscrits, les disciples du Baptiste disent : « *Nous et les pharisiens, nous jeûnons beaucoup* (*nêsteuomen polla*). » Toutefois, les choses sont plus complexes si on en croit le *Codex Sinaïticus*, cet oncial du IVe siècle et d'excellente qualité. Le texte initial porte simplement : « *Nous jeûnons* (*nêsteuomen*). » Un premier correcteur a ajouté ensuite, non pas l'adjectif « *beaucoup* » (*polus*), mais « *fréquemment* » (*puknos*). Il fait ainsi sans doute par imitation du texte parallèle de l'évangile de Luc (5,33). Mais un second correcteur raye « *fréquemment* » et ajoute « *beaucoup* », en accord donc avec la majorité des témoins textuels. Le *Codex Sinaïticus* avait-il la bonne leçon (le verbe) ?

Mais l'ascèse au nom d'un dieu vaut-elle beaucoup mieux ? N'engendre-t-elle pas le risque d'une autojustification, la rigueur de ma conduite constituant le meilleur indice de mon élection ? Il y a des athlètes du ciel

comme il y en a de la terre. Mais si les deux courent pour la récompense et la gloire, n'y a-t-il pas là un risque de justification par les œuvres ?

Éléments de prédication

a) Ne demande pas : « Dois-tu jeûner ? », mais « Pourquoi jeûnes-tu ? »

Jésus s'oppose-t-il à toute forme de jeûne, ou bien ne condamne-t-il que certaines formes d'ascèse ? Étant donné ce que nous avons dit de l'ajout de l'adjectif « *beaucoup* » (ou, dans certains manuscrits, de « *fréquemment* ») dans l'évangile de Matthieu par rapport à celui de Marc (où l'opposition est simplement entre les pharisiens et les baptistes d'une part, qui « *jeûnent* » et les disciples de Jésus d'autre part, qui « *ne jeûnent pas* »), on peut supposer qu'il s'agit moins pour Jésus d'un refus du jeûne en général que d'une opposition à certaines pratiques excessives. Ces pratiques peuvent être excessives par leur nombre et leur fréquence, certes, mais le v. 15 nous fournit un indice de ce que Jésus leur reproche : « *Les amis du marié* [les disciples de Jésus] *peuvent-ils être en deuil tant que le marié* [Jésus] *est avec eux ?* » On comprend que le jeûne est vécu par les pharisiens et les baptistes (ou du moins est-ce interprété ainsi par Jésus) comme une ascèse malheureuse. On jeûne parce qu'on se lamente ; il n'est qu'à se rappeler les imprécations de Jean le Baptiste.

L'adjectif « *beaucoup* » n'est pas présent dans l'évangile de Marc, que Matthieu reprend et adapte. Il est difficile de dire si Matthieu reprend strictement Marc sur ce point, ou s'il ajoute l'adjectif, ou encore s'il s'agit d'un ajout de copistes ultérieurs. Quoiqu'il en soit, dans l'optique d'une prédication, c'est surtout l'effet produit par cet ajout qui nous intéresse. Il s'agit de creuser encore l'écart entre l'ascèse radicale des pharisiens et des baptistes et l'attitude des disciples de Jésus. C'est aussi une nuance de sens qui n'est pas négligeable : le problème est-il que les uns *jeûnent* et pas les autres, ou qu'ils jeûnent *beaucoup* ? Est-ce la pratique elle-même qui est rejetée par Jésus, ou bien la manière dont elle est pratiquée ? Nous verrons que c'est plutôt cette seconde option que nous serons conduits à privilégier.

Problématique

La question du jeûne renvoie plus largement au rôle de l'*ascèse* dans la vie chrétienne. L'ascèse, en grec *askêsis*, désigne au sens propre l'exercice, spirituel ou physique, qui vise au perfectionnement moral de celui qui s'y adonne. C'est un terme qui s'est d'abord déployé dans le cadre de la sagesse grecque, pour qui la vertu s'acquiert par l'habitude et la répétition d'actes justes. Ces exercices ont également influencé le christianisme naissant.

Mais on concèdera que notre époque ne voit plus l'ascèse du même œil, en particulier chrétien. L'ascétisme évoque immédiatement des images de

mortification de la chair et de componction. C'est même un stéréotype qui colle à la peau du protestantisme depuis des lustres : celui du puritain austère, tout de noir vêtu, réfractaire à tout plaisir. Qui voudrait encore d'un tel ascétisme ?

D'un autre côté, nos contemporains n'ont pas renoncé à l'ascèse ; elle prend simplement des formes nouvelles, non-chrétiennes. Comment ne pas appeler ascétiques les pratiques parfois extrêmes de régime ou de sport auxquelles se plient les individus ? Les influenceurs *fitness* sont les nouveaux ascètes, et leur parole est écoutée autant et plus que les prophètes d'antan[1]. Le jeûne est déconsidéré comme pratique religieuse, mais il n'a jamais été autant à la mode comme thérapie. Ainsi, l'ascèse n'a pas disparu, mais elle est désormais coupée de toute la dimension transcendante qui la fondait. On se plie à des régimes alimentaires et physiques tout aussi stricts, mais on ne le fait plus pour Dieu, mais pour notre propre image telle que la société nous la renvoie. Y a-t-on gagné au change ?

Cette question, après tout, n'est pas simplement rhétorique. Le problème n'est pas simplement : « Faut-il jeûner ? », mais pourquoi le faisons-nous ? Au nom de quoi se plier à des pratiques ascétiques ? Le chrétien pourrait se targuer d'une forme de supériorité morale sous prétexte qu'il se tient à l'écart de ces formes d'ascèse moderne qui ne sont que narcissisme. Le baptême a-t-il pour but d'échapper à la géhenne de feu. Cette tonalité morbide n'a pas lieu d'être, nous dit Jésus, puisque par son œuvre c'est le Royaume de Dieu qui s'est approché. Certes, le marié ne sera pas là éternellement, et alors il y aura un temps pour se lamenter. Le jeûne peut avoir une place à ce moment-là ; toutefois, il semble que même après la mort du Jésus terrestre, ce jeûne ne soit plus placé sous la seule tonalité du malheur et de l'accablement. Celui qui jeûne sait aussi que son sauveur est ressuscité. Dieu a remporté sur la mort une victoire décisive ; désormais nos comportements les plus ascétiques ne sauraient valoir en eux-mêmes, quand Dieu a fait tout ce qu'il fallait faire pour nous sauver.

b) Une ascèse joyeuse

Jésus de Nazareth emprunte certes à Jean le Baptiste l'annonce d'un jugement imminent, pourtant il fait de ce jugement une bonne nouvelle : le Règne des cieux s'est approché, le salut est à portée de main. La métaphore des noces sera encore employée par Matthieu pour décrire le Règne des

[1] « Exhiber ses muscles, cette nouvelle façon de faire de la politique », *Le Monde* daté du 12 octobre 2025 ; « Tibo InShape, nouveau roi de YouTube, tout en muscles, gags et polémiques », *Le Monde* daté du 27 mai 2024, https://www.lemonde.fr/pixels/article/2024/05/26/tibo-inshape-nouveau-roi-de-youtube-tout-en-muscles-gags-et-polemiques_6235645_4408996.html?search-type=advanced&ise_click_rank=2e, tout en muscles, gags et polémiques

cieux (la parabole des noces en *Mt 22,1-14* et la parabole des dix vierges en *Mt 25,1-13*). Un tel renversement du message fortement négatif du Baptiste devait logiquement conduire Jésus à comprendre également autrement les pratiques ascétiques auxquelles se livrait son ancien maître.

> *Ce n'est pas un hasard si ce sont les disciples de Jean le Baptiste qui soulèvent cette question. Nous sommes face à une querelle de succession et de légitimité. Pourquoi suivre, en matière de conduite religieuse, Jésus plutôt que Jean, alors que le second a baptisé le premier ? Pourquoi préférer le modèle à la copie, en quelque sorte ? On sait que des groupes baptistes et chrétiens ont coexisté plusieurs décennies après la mort de leurs maîtres respectifs, particulièrement en Syrie. Leur proximité en termes de doctrine (l'attente du jugement dernier) et de pratiques de vie (ils fréquentaient tous la synagogue, par exemple, et avaient tous été baptisés) a certainement dû provoquer des débats et des appels à la conversion d'un côté et de l'autre (on en trouve un exemple dans* Ac 19,1-7*).*

C'est la grande leçon de notre texte. Lorsque nous nous interrogeons sur notre pratique chrétienne, demandons-nous si elle correspond à la bonne nouvelle que nous avons reçue du Seigneur. L'ascèse doit être joyeuse, au moins dans son horizon. Elle est un exercice, mais cet exercice n'est pas nécessairement douloureux. S'il peut nous demander quelque effort, il nous apportera aussi de la joie. S'efforcer, par exemple, d'accomplir de manière répétée des petits gestes concrets au service ceux qui nous entourent représente une forme d'exercice, pourtant toutes les personnes qui s'y adonnent témoignent du bien-être qu'elles en tirent.

Bien entendu, il ne faut pas inverser la perspective. Ce n'est pas parce que cela fait du bien d'aider son prochain qu'il faut s'y exercer. Mais il n'y a pas non plus à sombrer dans une sorte de cynisme en considérant qu'une action vertueuse ne serait en réalité qu'un égoïsme déguisé, sous prétexte qu'il procurerait du plaisir à celui qui l'accomplit ! La joie que nous tirons à s'entraider ou à s'ouvrir aux autres est d'ailleurs un indice que nous pouvons employer pour mieux discerner les pratiques qui vont dans le sens d'une spiritualité plus mature. Je songe, par exemple, à des situations où telle personne va généreusement donner beaucoup de son temps à une œuvre caritative. Elle en tirera de la joie, mais il peut arriver un point où cette personne donne tellement d'elle-même qu'elle en vient à s'assécher. La mort du désir d'aider est ici le signe que l'action caritative, pourtant bonne en elle-même, empêche la personne de grandir spirituellement. Il est temps alors de « lever le pied ».

> *L'idée selon laquelle nous pouvons devenir meilleurs par la répétition d'actes moraux et l'acquisition de « bonnes habitudes » est au cœur d'un grand nombre de sagesses. Cette « éthique des vertus »*

considère qu'une vie bonne, une vie digne d'être vécue, doit s'efforcer de déployer les potentialités qui dorment en nous, mais dont nous sommes pourtant capables. Ainsi, devenir juste, sage, perspicace, généreux, courageux, est une affaire d'exercice, sa vie durant, mais donne toute sa valeur à l'existence. Cette éthique des vertus a eu une grande influence dans la réflexion philosophique et théologique, mais la Réforme a eu tendance à s'en méfier, y voyant un risque de justification par les œuvres. L'éthique des vertus me semble, toutefois, parfaitement compatible avec la justification par la foi seule. Si elle admet un perfectionnement moral, il s'agit d'une perfectibilité relative, et non pas absolue : elle peut valoir relativement aux affaires humaines, mais non pas quant au salut, qui relève de la souveraineté de Dieu.

c) Un vin nouveau

Un second élément central du texte est que cet ascétisme est associé, en régime chrétien, à une nouveauté radicale : celle du salut donné en Jésus. C'est sur ce point qu'insiste Jésus lorsqu'il commente son refus du jeûne par une double image : celle de la pièce neuve de drap ajoutée à un vieux vêtement, et celle du vin nouveau versé dans de vieilles outres (*v. 16-17*). Son « *sens général*, nous dit un commentateur à propos de ce passage, *paraît être le suivant : les pharisiens et les disciples de Jean, en attaquant les disciples de Jésus sur le vieux problème du jeûne montrent qu'ils n'ont rien compris à la nouveauté de ce qu'apporte Jésus ; la religion juive devra se laisser complètement* renouveler *par le Christ, faute de quoi la foi nouvelle ne pourra que précipiter sa perte*[2]. » En cherchant à faire entrer la prédication de Jésus dans les catégories religieuses anciennes, ses opposants manquent complètement le sens de sa révélation.

Le ministère de Jésus inaugure donc une nouveauté qui n'est ni assimilable ni compatible avec l'ancienne. Et dans notre propre prédication, nous serons amenés à actualiser différemment cet enseignement. Dans une perspective barthienne, nous pourrions y reconnaître une critique de toute religion, en tant qu'elle cherche à capturer dans une institution le divin qui, par essence, est une nouveauté dépassant radicalement toute entreprise humaine de le représenter. Une seconde perspective (nullement contraire à la première) consiste à interpréter les pratiques ascétiques pharisiennes et baptistes comme des formes de justification par les œuvres : il s'agissait de s'attirer la faveur de Dieu ou de contribuer à la purification rituelle de la terre d'Israël. C'est cet état d'esprit qu'il s'agit de corriger. Si l'hypothèse est correcte, Jésus chercherait alors à faire comprendre à ses auditeurs que l'advenue du Règne de Dieu n'est pas le résultat d'actes humains, mais relève d'une décision divine. C'est même Jésus-Christ lui-même, l'époux, le

[2] Pierre BONNARD, *L'évangile selon saint Matthieu* (CNT I), Genève, Labor et Fides, 2002[4], p. 134.

vin nouveau, qui constitue l'événement de salut qui vient faire irruption dans la réalité humaine et approcher d'elle le Règne de Dieu.

d) Conclusion

En conclusion, Jésus ne paraît pas ici prôner l'abandon pur et simple du jeûne et, au-delà, de l'ensemble des nombreuses pratiques religieuses visant à une forme de perfectionnement de sa vie spirituelle. Mais il insiste, néanmoins, sur la nouveauté de son message. En conséquence, si ascèse il y a, celle-ci devra se penser tout autrement. Assez paradoxalement pour des exercices comportementaux, cette ascèse n'est pas centrée sur ce que l'être humain peut faire, mais sur ce que Dieu peut faire pour lui. On s'exercera non pas tant pour se rendre meilleur, que pour mieux laisser Dieu faire son œuvre en nous – si tant est qu'Il le souhaite. C'est là une conséquence, bien mise en avant par Paul puis par la Réforme, du fait que c'est bien Dieu qui nous sauve, et nous ne pouvons collaborer en rien à notre salut. L'ascèse la plus sévère ne sert de rien comme moyen de salut, elle n'est qu'une manière de laisser place à la grâce et décupler, éventuellement, les effets de celle-ci dans nos vies. On rejoint là l'idée de Luther selon laquelle l'éthique, court-circuitée comme moyen de salut, conserve une pertinence comme expression de notre gratitude. Comme Dieu a été (absolument) bon pour nous, nous tâcherons d'être (relativement) bons pour notre prochain.

Je parlais d'ascèse sévère, mais justement cette ascèse ne devrait pas être sévère, mais joyeuse. C'est là sans doute un point de rupture avec le stéréotype (mais parfois assez juste) du réformé et/ou du puritain dans son habit noir. Il est bon de s'exercer à la joie. Dans une société qui cherche à développer en nous de la frustration pour mieux nous vendre son remède à prix d'or, l'aptitude à la joie ne va pas de soi ; elle requiert un entraînement. Il y a une joie qui émane de la simplicité de vie, de la prière (et s'il est bien une ascèse, c'est celle de la prière) et de l'habitude acquise de la bonté et de la piété. Et ces choses demandent de l'exercice, elles sont loin de nous être naturelles. Si nous tenons à cette joie comme à une boussole, nous ne craindrons pas d'assumer une forme d'ascèse heureuse. Et ce, même face à une société consumériste qui décrédibilise l'ascèse religieuse pour mieux nous vendre une ascèse capitaliste (à base de régimes et de culture du corps) autrement plus rentable.